

« *On the road* »

Gilles Marcotte

---

Volume 31, Number 6 (186), December 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31866ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Marcotte, G. (1989). Review of [« *On the road* »]. *Liberté*, 31(6), 72–77.

---

# L'AMATEUR DE MUSIQUE

---

---

GILLES MARCOTTE

## «ON THE ROAD»

Comment, sur l'autoroute 20, récemment baptisée Jean-Lesage, entre Drummondville et Québec, résister à l'envie de dormir ou de mourir – ce qui, dans les circonstances, revient au même –, comment parvenir à croire, quand on n'est encore qu'à Bécancour ou même à Laurier-Station (ô poésie!), que le voyage aura une fin heureuse et que bientôt l'on apercevra les Laurentides puis, leurs formes entremêlées dans le lointain, les deux ponts de Québec, comment ne pas désespérer de l'homme et de ses entreprises, sinon en écoutant le *Concerto pour violon* de Beethoven, interprété par le somptueux, l'irréfutable violon de David Oïstrakh?

Nul, même Heifetz, même Szeryng, même le Menuhin des bonnes années, ne me donne l'impression de maîtriser aussi parfaitement une musique qui est, en elle-même, une musique de maîtrise. Le *Concerto pour violon* appartient au Beethoven du milieu, celui de la *Symphonie héroïque* ou de cette *Sonate à Kreutzer* qui par sa puissance vitale scandalisait, voire terrifiait Tolstoï. Beethoven ne sait pas encore que, dans quelques années, il risquera tout, voire ses plus sûres conquêtes, dans ces immenses questions sans réponses que sont les dernières sonates pour piano, les derniers quatuors. Pour le moment, il possède, il embrasse, il domine. Et David Oïstrakh, qui est un prince, veille à ce qu'aucun souffle d'angoisse ne vienne troubler la brillante surface de l'œuvre.

Un prince, oui; un prince de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, et je me demande si dans ce paradoxe ne réside pas quelque chose, sinon l'essentiel du magnétisme d'Oïstrakh. Il n'y a pas d'aristocratie véritable, par définition, ni sociale ni esthétique, dans une démocratie libérale. Pour trouver un prince, un vrai, un qui ne doute pas, il faut aller dans une société de contraintes, comme la soviétique, où les classes n'ont été si violemment détruites que pour être aussitôt reconstituées, plus fermes et plus sûres d'elles-mêmes qu'auparavant. Richter, aussi, est un prince; et Guilels.

Pas de prince sans laquais. Dans le *Concerto* de Beethoven, ce rôle est tenu, vous l'avez peut-être remarqué, par un basson tout de brun vêtu qui dialogue régulièrement avec son maître – en gardant, bien entendu, les distances convenables.

\*

Alors que je me laisse emporter par les grands paysages du Bas-du-Fleuve, entre Montmagny et Rivière-du-Loup, j'écoute la *Messe Nelson* de Haydn, et je ne puis m'empêcher d'éprouver, entre ces deux œuvres – car, oui, tout dans le paysage me semble composé, pensé –, une surprenante connivence. À l'œil comme à l'oreille m'est offerte une vaste et solide beauté, sans autre prétention que de donner satisfaction à la fondamentale demande d'harmonie.

Je suis né dans les Cantons de l'Est (ne me parlez pas, s'il vous plaît, de cette détestable nouveauté qu'est l'Estrie), et c'est pourquoi la région du Bas-du-Fleuve m'est, dans une certaine mesure, dans un certain sens, étrangère. Je m'y retrouve mais comme dans une sorte de rêve, dans une intégrité culturelle dont ma région d'origine, si longtemps bilingue et biculturelle, était résolument privée. Je m'entends penser, ici, que je suis au cœur du Québec; mieux, du Canada français; mieux, de ce qu'on entendait autrefois par le beau mot de Canadien, avant que des étrangers – ceux de Monseigneur Savard, si vous voulez – n'en fassent la douteuse tra-

duction que vous savez. À gauche, le fleuve, vaste et calme, comme oublieux de sa splendeur; de la route au fleuve, des champs qui descendent doucement, piqués de maisons propres et modestes – et d'églises dont on n'aperçoit souvent que le clocher, comme un simple signe, comme une très discrète invitation.

C'est bien fini, tout ça, dites-vous, tout ce que veut dire ce paysage, le calme, la grâce, le sens, l'accord? De ce Québec ancien il ne resterait que les apparences? Ou encore, chanteraient en chœur quelques historiens et sociologues, cela n'aurait jamais été, n'aurait existé que dans l'imagination de la nostalgie? Permettez que je n'en sois pas tout à fait sûr. Car ce que je vois là, ce que m'inspire le paysage, il me semble que je le retrouve parfois, comme une effluve de vie réelle, dans certaines pages de nos écrivains d'aujourd'hui, Jacques Brault ou Francine Noël. Nous ne sommes pas tout entiers les ultramodernes, les spécialistes de la rupture, que nous semblons être devenus.

J'en serais moins sûr, évidemment, si la musique de la *Messe Nelson* ne répandait sur ces images une preuve supplémentaire de ce qu'elles disent. Vous êtes étonné, comme moi, par ce Kyrie guilleret? Sur le texte de l'humiliation, de l'imploration douloureuse, Haydn a greffé une musique extrêmement active, affirmative, où le remords n'a aucune place. Disons qu'il anticipe sur le Gloria qui va suivre; que le Kyrie, pour Haydn, est déjà une louange; que le malheur, le sentiment de défaite, d'écrasement, n'ont pas à être cultivés mais évacués, jetés au dehors, dans l'air du temps. Bonne leçon pour les Québécois – même après la Révolution tranquille.

\*

Il pleut à boire debout, entre Saint-Fabien et Mont-Saint-Pierre, et je vous jure que ce n'est pas pour accorder le son à l'image que j'ai mis au programme la *Wassermusik* de Haendel. Mais dans cette poisse qui me cache quelques-uns des

plus beaux paysages du monde, dans ce gris, dans ce linceul qui enveloppe la voiture et ne laisse subsister, devant, que le ruban brillant de la route, il me faut une musique confortable, moelleuse, coussinée. C'est dire que la *Wassermusik* n'est pas jouée sur des instruments d'époque mais par l'Orchestre de la Radio de Bavière au grand complet, avec des cors somptueux qui ont tout oublié du cor de chasse.

Ce sera encore somptueux lorsque, la cassette ayant tourné sur elle-même, j'écouterai le premier *Concerto brandebourgeois* de Bach, sous la direction de Karajan. J'ai déjà fait allusion à cet enregistrement, plus d'une fois, dans cette chronique. Je me sens coupable de l'aimer, de m'y vautrer l'oreille. Mais l'aimé-je, à vrai dire, tant que ça? Je n'exclus pas un brin de provocation, à l'endroit des sévérités de la musicologie contemporaine. Je l'ai vu, Karajan, à la télévision du motel. Il dirigeait, il parlait, il conduisait sa voiture sport, il recevait les hommages de beaucoup de gens. J'apprécie, en lui, l'ordonnateur des fêtes sonores. Mais j'aurais préféré que ce fût, par exemple, Carlo Maria Giulini, ou même Leonard Bernstein...

Il fera beau, demain. On nous le promet.

\*

Il était quelque peu honteux, dans ma jeunesse, et ce l'est encore, d'aimer *beaucoup* les symphonies de Tchaïkovski. Si l'on n'était pas prêt encore à escalader les grands massifs de l'œuvre beethovenienne, si Brahms semblait encore un peu trop austère – on ne parlait, à cette époque, ni de Mahler ni de Bruckner –, il était fortement recommandé d'éviter les marais sentimentaux du Russe et de se plonger plutôt dans le mysticisme de la *Symphonie* de César Franck. C'était, nous disait-on, un homme excellent; il touchait l'orgue chaque dimanche dans une église de Paris; il ne courait pas après la gloire, comme tant d'autres; on pouvait lui faire confiance. Ce n'est pas sans un certain scandale que j'entendis, quelques

années plus tard, un musicien averti avouer son ennui devant le retour constant des mêmes glissements chromatiques et découvrir une mécanique un peu simple dans ce qui me paraissait relever du génie le plus pur. On accède ainsi, de coup dur en coup dur, à la maturité.

Pour moi, donc, la *Symphonie* de Franck ne va plus de soi. Elle m'avait même un peu ennuyé, au printemps, sous la direction trop aimable, trop gracieuse de Charles Dutoit. Et il ne fallait pas moins que l'action conjuguée des puissants paysages de Rivière-la-Madeleine, de Pointe-à-la-Frégate, de Cloridorme, et de la direction inspirée de Pierre Monteux pour m'en faire redécouvrir la très grande puissance.

Tchaïkovski, oserai-je en parler? J'ai apporté en voyage la *Cinquième* dans la version Mravinski, la seule qui soit entièrement digne de l'œuvre, et la biographie de Nina Berberova. Une autre fois, peut-être...

\*

Je n'aurai pas le temps de lire le *Tchaïkovski* de Berberova durant ces courtes vacances. Je suis plongé dans un immense roman de Dickens, et je ne sais pas quand je pourrai m'en extraire. Je vis ces jours-ci en compagnie de Mr. et Mrs. Boffin, de Silas Wegg qui est «a literary man – with a wooden leg», de la belle et touchante Lizzie Hexam, du très méchant Roger Riderhood, meurtrier possible (je ne sais pas encore) de Gaffer, de Mr. et Mrs. Veneering, nouveaux riches qui reçoivent énormément, de Lady Tippins et de ses nombreux amoureux, volontaires ou non, de Mr. Rokesmith qui ne s'appelle pas Handford mais Harmon et qui *n'a pas été tué au début du roman*, de la vieille Betty Higden qui est prête à tout pour ne pas mourir à l'hospice, et de quelques dizaines d'autres personnages qui ne me laissent guère le temps de contempler le rocher Percé qui demeure du reste, je tiens à vous le faire savoir, une des merveilles de ce monde.

C'est le hasard qui fait entrer Charles Dickens dans cette

chronique, mais il a quelques bonnes raisons d'y être reçu. Il offre au lecteur français, au familier de Balzac, de Stendhal, de Flaubert, de Zola, la surprise d'une prose qui chante, sur des airs tantôt savants, tantôt populaires, comme ses collègues français ne l'osent pas. On voit la prose balzacienne; celle de Dickens, on l'entend, elle appelle la diction, la récitation, elle est déjà pour ainsi dire *en bouche*, et l'on ne s'étonne pas que le romancier anglais ait passé une partie de sa vie à donner des récitals de sa prose. Parlons encore de musique, mais à un autre niveau: le fouillis, le carnaval de personnages et d'actions qu'est un roman de Dickens est unifié, emporté, *sauvé* par le chant de la compassion sans limites, de la compassion infinie. Toute musique se joue, ainsi, dans l'infini. C'est ce que me dira, encore, la grande voix de Jessye Norman répandant sa bénédiction sur le paysage alors que je quitte Percé pour revenir au quotidien, au travail, aux soucis...